



HAL
open science

Miroirs et mirages métropolitains : les voyages culturels latino-américains dans le Madrid de la fin du XIXe siècle

Enrique Sanchez Albarracin

► **To cite this version:**

Enrique Sanchez Albarracin. Miroirs et mirages métropolitains : les voyages culturels latino-américains dans le Madrid de la fin du XIXe siècle. Miroirs et mirages métropolitains : les voyages culturels latino-américains dans le Madrid de la fin du XIXe siècle, Feb 2008, Lyon - Bron, France. pp.10. hal-00424022

HAL Id: hal-00424022

<https://hal.science/hal-00424022>

Submitted on 13 Oct 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Enrique SÁNCHEZ ALBARRACÍN

**Miroirs et mirages métropolitains :
les voyages culturels latino-américains dans le
Madrid de la fin du XIX^e siècle**

Siento la impresión de haberme hallado en el solar en que viviera antes de nacer.
Bartolomé Mitre, Madrid, 1891

Quoiqu'il ne soit jamais inutile de remonter jusqu'aux réflexions des philosophes présocratiques sur la question, il suffit cependant de regarder chaque jour autour de soi, pour percevoir que la quête de l'identité, aussi bien dans sa variante individuelle que collective, se définit fondamentalement comme une expression de la différence. Les identités mathématiques, par conséquent, trouvent difficilement leur corrélat dans notre monde réel où un plus un n'est jamais vraiment égal à deux. Nous sommes ou nous existons parce que nous sommes différents. L'autre est celui que je ne suis pas. Mais nous sommes aussi parce que les autres sont là. C'est autour de ces évidences que se construisent, non seulement des réflexions philosophiques plus denses, mais également tout un canevas de rapports humains sur lequel se font et se défont les peuples et leurs histoires. Lorsqu'il se réfère à cette relation toujours complexe et ambiguë qu'entretiennent les Européens et les Américains, le philosophe mexicain Leopoldo Zea affirme que *ce qui nous incline vers l'Europe et en même temps se résiste à être l'Europe, c'est justement ce qui nous est propre, ce qui est américain*¹; c'est-à-dire que les identités américaines ou latino-américaines, se situent peut-être quelque part sur cette frontière conceptuelle entre différence et ressemblance. C'est devant cette délicate perspective que se sont trouvées des générations successives de penseurs latino-américains, qui n'ont cessé de chercher depuis les indépendances de leurs nations respectives, sur les traces de Bello, de Sarmiento ou de Martí, d'autres manières américaines d'écrire et de comprendre l'histoire.

C'est à ces générations aussi qu'appartiennent les diplomates, artistes et écrivains latino-américains qui entreprennent ce grand voyage transatlantique vers l'Espagne, à la fois réel et imaginaire, que l'on peut encore interpréter dans les dernières décennies du XIX^e siècle comme un acte d'affirmation, la mise en pratique culturelle, en quelque sorte, de l'indépendance des Amériques hispaniques. Quels que soient leurs qualités et leurs fonctions, ces émissaires, tantôt officiels, tantôt improvisés, vont jouer un rôle essentiel, à la fois de diffuseurs des nouvelles cultures latino-américaines et de collecteurs de renseignements sur l'Espagne postcoloniale. Ce qu'ils découvrent, la plupart du temps, c'est une nation inattendue, différente de celle qu'ils avaient apprise dans les livres d'histoire et de littérature, en même temps attrayante et repoussante, moderne et archaïque, libérale et conservatrice, miroir et mirage d'eux-mêmes, de leur propre quête identitaire et culturelle. Cette destination, souvent, n'était pas l'objet principal de leur voyage, mais une brève étape avant de rejoindre l'Italie, la France ou l'Angleterre. Elle deviendra cependant le

¹ Leopoldo ZEA, *En torno a una filosofía americana*, México, El Colegio de México, 1945, pp. 38-39.

territoire privilégié d'une reconstitution inéluctable, la porte d'entrée et de sortie entre l'Europe et l'Amérique, un espace géographique et symbolique, dont la capitale, Madrid, incarnera tout le ressenti et le signifiant.

C'est, en effet, à l'intérieur de cette ville emblématique, épice de la péninsule ibérique et métropole déchue d'un empire éclaté, que vont se renouer les fils, là où les boucles naturellement se croisent, au point d'arrivée et de départ. Tandis qu'elle subit de plein fouet les derniers revers de l'histoire tout en essayant elle-même les plâtres d'une délicate reconstruction urbaine, Madrid devient paradoxalement à la fin du XIX^e siècle, le théâtre de nouvelles utopies *régénérationnistes* et *hispano-américanistes* qui tentent de raviver les liens d'une communauté hispano-américaine transatlantique fondée sur une langue, une histoire, un patrimoine culturel et des projets d'avenir partagés.

Madrid et l'Espagne de la fin du XIX^e siècle

C'est une nation espagnole bien mal en point qui accueille nos voyageurs latino-américains de la fin du XIX^e siècle. On pourrait parler à bien des égards de la situation générale de l'Espagne de cette époque comme celle d'un pays en voie de développement, victime du *crescendo des impérialismes étrangers* qui interfèrent dans le processus politique d'un Etat devenu une petite puissance mais occupant malgré tout une situation géographique stratégique et possédant encore quelques résidus coloniaux susceptibles d'être redistribués². Rongée par un lourd pessimisme intellectuel et sombrant au milieu d'une morosité sociale et économique alarmante, cette nation n'a pas seulement perdu son rang sur l'échiquier international; l'histoire récente de l'Europe depuis 1870 a fait naître chez ses habitants le sentiment d'une décadence irrémédiable des sociétés latines au profit des nouveaux modèles anglo-saxons³. Le moral national semble bien être au plus bas. Le chef du gouvernement à Madrid, Antonio Cánovas del Castillo, lors d'une réunion qui avait pour but de définir les clauses d'attribution de la nationalité espagnole pour la Constitution de 1876 ne s'est-il pas exclamé lui-même que les Espagnols étaient en définitive : *ceux qui ne pouvaient pas être autre chose*⁴!

Contrairement à certains visiteurs du Nord de l'Europe qui recherchent encore dans ce pays en crise le charme et les frissons des récits de Dumas, de Gauthier ou de Mérimée, ce ne sont pas ces couleurs locales qui semblent attirer nos émissaires latino-américains qui s'inquiètent de l'état de délabrement économique et moral dans lequel ils trouvent la Mère *Patrie* et des dangers de toutes sortes qui guettent les voyageurs. Le Chilien Rafael Sanhueza Lizardi reproduit ainsi en 1889 ces inquiétudes :

España es vieja, fea, desaliñada, la mano negra y la retaguardia carlista ponen a cada paso en peligro la tranquilidad, el dinero, y, a veces, hasta la vida de los transeúntes⁵.

² José María JOVER ZAMORA, « La época de la Restauración. Panorama político-social, 1875-1902 » in: Manuel TUÑÓN DE LARRA, *Historia de España, dirigida por, Tomo VIII, Revolución Burguesa, oligarquía y constitucionalismo (1834-1923)*, Barcelona, Editorial Labor, 1981, p. 364.

³ Juan VALERA, « Notas diplomáticas » in *Historia Política, Obras completas, Vol. III*, Madrid, Aguilar, 1947.

⁴ José ÁLVAREZ JUNCO, « España en 1892 » dans *América 92, Revista del V Centenario, Núm. 4. Especial Suplemento IV Centenario del descubrimiento de América*, Madrid, Sociedad Estatal V Centenario, abril-junio de 1990. Disponible sur: <http://muweb.millersville.edu/~columbus/data/art/JUNCO-01.ART>

⁵ Rafael SANHUEZA LIZARDI, *Viaje a España*, París, 1889 cité dans José ESTEBAN, *Viajeros*

Tous se plaignent de la vétusté des transports, de la lenteur des diligences, de ces odeurs de vapeur, de fumée de charbon, d'huiles brûlées et de goudron dont sont imprégnées les gares, les entrepôts à bagages et le voyage tout entier⁶. Tandis que l'écrivain péruvien Ricardo Palma se montre choqué de l'importance de la mendicité, élevée à la catégorie d'industrie licite et lucrative⁷, la Colombienne Soledad Acosta de Samper met en doute la bonne moralité des Espagnols qui ne pensent d'après elle, qu'aux divertissements, ont tendance à vivre de l'aumône et de la paresse, sont facilement corrompibles, se montrent souvent insolents envers les femmes, parlent fort et enfument l'atmosphère autour d'eux sans se soucier des autres. D'autre part, observe-t-elle,

si deseamos encontrar interés en un viaje a España, no será buscando progresos modernos, los cuales hallaremos a pedir de boca en Francia e Inglaterra. La nueva civilización no cala en la patria del Cid sino muy lentamente... casi por la fuerza⁸.

Malgré les guerres et les révolutions qui ont jalonné le siècle, le pays, reste ancré dans le passé, dominé par les oligarchies foncières, l'église et les élites bourgeoises et subit le fardeau des inégalités et de l'obscurantisme :

La ignorancia española es inmensa. El número de analfabetos es colosal comparado con cualquier estadística. En ninguna parte de Europa está más descuidada la enseñanza⁹.

Tel est le constat que dresse en 1899 le poète nicaraguayen Rubén Darío lors de son deuxième séjour dans la péninsule. Sans une série de réformes en profondeur cette Espagne sombre et apathique semble vouée au désastre, d'autant plus que les tensions sociales ne cessent de s'accroître. «Qui sera capable de résoudre ce problème qui est « à l'étude » depuis des siècles?», s'interroge le journaliste franco-vénézuélien Luis Bonafoux suite à un attentat anarchiste perpétré en 1892 à Barcelone. «Qui pourra résoudre l'antinomie entre le monde des anarchistes, c'est à dire celui des affamés, et le monde des bourgeois, celui des rassasiés¹⁰?»

La forte croissance démographique espagnole au cours de ces années difficiles masque un taux de mortalité encore incroyablement élevé dû aux épidémies, à la malnutrition, aux famines. Celui des enfants en 1892 est de 429 pour mille tandis que le pays connaît l'une des plus faibles espérances de vie en Europe : 29 ans en 1887. La précarité favorise finalement une émigration croissante : plus d'un million d'Espagnols quittent la péninsule entre 1882 et 1900¹¹, la plupart en direction de l'Amérique, tantôt pour fuir la misère qui sévit dans les campagnes, tantôt pour échapper au service militaire dont la durée souvent peut s'élever jusqu'à 7 ou 8 ans.

Mais l'exode rural a contribué aussi à l'essor des grandes villes du pays

hispanoamericanos en Madrid, Madrid, Sílex, 2004, pp. 21-22.

⁶ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, *Resonancias del camino, Obras Completas*, Montevideo, Imprenta Colorado, 1930, p. 25.

⁷ Ricardo PALMA, *Recuerdos de España – Notas de viajes – Esbozos – Neologismos y Americanismos*, Buenos Aires, Imprenta, litografía y encuadernación de J. Peuser, 1897, p. 14.

⁸ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *Viaje a España en 1892, Tomo I*, Bogotá, Imp. de Antonio María Silvestre, 1893, pp. 5, 196-197 et 219-231.

⁹ Rubén DARÍO, « La enseñanza » dans *Autobiografía y España Contemporánea*, México, Editorial Porrúa, 1999, p. 220.

¹⁰ Luis BONAFoux, « Hambre y hartura », *España y América*, 21 de febrero 1892, Madrid, Manuel Minuesa de los Ríos, 1892, p. 68.

¹¹ Gabriel TORTELLA CASARES, « La economía española. 1830-1900 », dans Manuel TUÑÓN DE LARRA, *Historia de España, dirigida por, op. cit.*, 1981, p. 23.

et de la capitale, Madrid, qui a vu sa population tripler au cours du siècle, celle-ci atteignant une densité quatre fois supérieure à celle de Londres, ce qui n'a fait qu'aggraver le manque de logements et d'hygiène dont pâtaient depuis des lustres les habitants les plus pauvres¹². Pour répondre à cette importante poussée démographique la ville s'est mise en chantier depuis 1857. Un projet d'élargissement est en cours qui devrait augmenter de 350% la surface de Madrid, tout en s'adaptant aux nouvelles conceptions des urbanistes qui dessinent des rues en damiers, reproduisant ainsi les structures orthogonales qui avaient déjà été introduites dans les colonies américaines lors du règne de Carlos III. Ce nouveau Madrid, réorganisé autour du concept moderne du pâté de maison (la manzana) ne répond pas seulement à des critères positivistes de rationalisation de l'espace, il constitue une nouvelle source d'enrichissement pour la bourgeoisie urbaine et pour une partie de la noblesse, la ville étant devenue une entreprise commerciale et le sol une marchandise. Le besoin de nouveaux logements a contribué à l'augmentation constante de la demande et donc à la flambée des prix et à la spéculation immobilière, le Nord et l'Ouest de l'agglomération s'étant dotés d'infrastructures réservées aux classes sociales les plus aisées, les classes populaires ayant été confinées vers le Sud, voire en dehors du périmètre urbain. C'est cette capitale en reconstruction que découvrent les visiteurs latino-américains qui apprécient les larges et belles avenues du nouveau centre qui redonnent, selon eux, à la *Villa y Corte* des allures de métropole européenne. Cette transformation était déjà visible dès 1859, comme en attestent les impressions du Colombien José María Samper percevant dans les contrastes urbains l'opposition emblématique de deux Espagnes, celle d'un passé obscur et répréhensible et celle d'un avenir bourgeois plus prometteur :

Sus paseos interiores, su espléndida calle de Alcalá, su hermosa plaza de Oriente y las nuevas construcciones que donde quieran se levantan, manifiestan inclinación hacia el buen gusto, la comodidad, el aseo y el confort, pero su vieja plaza Mayor, sus antiguos calles tortuosas, sucias y repugnantes, como las que avicinan esa plaza, y algunas callejuelas tristesísimas, mantenidas en los barrios centrales, probaban que todavía resistían a la acción del progreso las raíces de la España antigua, abandonada, rezandera, tolerante de la mugre, amiga del silencio y de la oscuridad¹³.

C'est ce Madrid là, peuplé d'antagonismes saisissants et capitale d'un pays déboussolé, en quête de régénérescence, qui constitue le décor hautement symbolique des retrouvailles postcoloniales de la fin du XIX^e siècle.

Régénération et recherche d'une intimité ibéro-américaine

En dépit du défaitisme que suscitent chez de nombreux observateurs les réalités politiques et sociales du pays et que relayent continuellement dans leurs tribunes les journaux et revues de l'époque, un nouveau souffle d'optimisme semble s'être emparé paradoxalement d'une partie des acteurs de la vie culturelle madrilène. Il reflète l'éclosion de deux mouvements de pensée concomitants, nés tous deux des frustrations engendrées par l'histoire

¹² Madrid comptait 170.000 habitants au début du XIX^e siècle et plus d'un demi million en 1900. L'habitat populaire était devenu par manque d'espace et d'infrastructures adaptées de plus en plus petit et insalubre. Cf. Fundación Caja de Madrid, *Madrid del siglo XIX: el ensanche*, Madrid, Ediciones La Librería, 1992, pp. 11-18.

¹³ José María SAMPER, « Impresiones de Madrid (1859) » dans José ESTEBAN, *Viajeros hispanoamericanos en Madrid*, Sílex, 2004, p. 49.

contemporaine de l'Espagne : le régénérationnisme et l'hispano-américanisme. Manifestation hypercritique du mécontentement de la bourgeoisie professionnelle et intellectuelle envers l'Etat, en raison de son incapacité à résoudre le blocage du processus de modernisation interne du pays, le régénérationnisme est aussi, d'après Antonio Niño Rodríguez, l'expression d'une nouvelle idéologie fondée sur un appel à d'hypothétiques forces nationales incluant toutes les classes sociales, capables de moderniser la société espagnole¹⁴. Il s'inspire du positivisme et du krausisme, ce « *spiritualisme laïque* » d'origine allemande, marqué par une nouvelle foi en l'éducation¹⁵ qui a stimulé, en 1876, la fondation de la *Institución Libre de Enseñanza*. Rationalisme, sécularisation et liberté d'enseignement sont quelques-uns des credo de cet établissement prestigieux dirigé par certaines figures de proue de la vie politique et culturelle espagnole comme Francisco Giner de los Ríos, Rafael María de Labra ou Gumersindo de Azcárate, précurseurs dans cette voie de Joaquín Costa pour qui *le problème de la régénération de l'Espagne est pédagogique autant qu'économique et financier*¹⁶.

L'hispano-américanisme, pour sa part, préconise une régénération fondée sur la justification du passé colonial. Il ne s'agit pas seulement de laver l'histoire nationale des calomnies dont elle a été victime, mais de revendiquer l'apport historique de l'Espagne au développement de la modernité et du progrès universel¹⁷, afin de restituer au peuple espagnol la foi en ses qualités naturelles et en son aptitude pour la vie civilisée¹⁸. L'hispano-américanisme espagnol se construit ainsi à Madrid vers la fin du siècle autour d'une série de convictions et d'expectatives. Il affirme l'existence et la pertinence d'un référent commun à l'ensemble du monde hispanique de part et d'autre de l'Atlantique et cherche déjà, à partir d'une présumée intimité¹⁹ culturelle, à jeter les bases d'une nouvelle communauté ibéro-américaine des nations. Il est porté dans la presse, dans les joutes oratoires des Cortès et dans les conférences de la Unión Ibero-americana ou de l'Ateneo de Madrid par quelques unes des figures intellectuelles emblématiques de cette fin de siècle telles que Valera, Labra, Pardo Bazán, Núñez de Arce, Meléndez y Pelayo ou Emilio Castelar dont le prestige est semble-t-il considérable outre-Atlantique, si l'on en croit ces commentaires du jeune poète Rubén Darío lors de son premier passage à Madrid en 1892 :

La primera vez que llegué a casa del gran hombre, iba con la emoción que Heine sintió al llegar a la casa de Goethe. Ciertamente que la figura de Castelar tenía, sobre todo para nosotros los hispano-americanos, proporciones gigantescas, y yo creía, al visitarle, entrar en la morada de un semidiós²⁰.

¹⁴ Antonio NIÑO RODRÍGUEZ, « *Hispanoamericanismo, regeneración y defensa del prestigio nacional* » dans *España / América latina: un siglo de políticas culturales*, Madrid, Aietí / Síntesis, 1983, pp. 15-16.

¹⁵ Pierre VILAR, *L'Histoire de l'Espagne, Que sais-je?*, Paris, P. U.F., 1947, p. 77.

¹⁶ Joaquín COSTA, *Conclusiones o programa de la Asamblea Nacional de Productores, 18-20 de febrero de 1899*, p. 92. Cité dans Jean-Louis GUERENA, « L'éducation dans la crise espagnole de la fin du XIX^e siècle au début du XX^e », dans *Crise intellectuelle et politique en Espagne à la fin du XIX^e siècle / collectif coordonné par Jean-Claude Rabaté*, Paris, Editions du temps, 1999T, p. 30.

¹⁷ Rafael ALTAMIRA, *España y el programa americanista*, Madrid, Editorial América, 1917, p. 203.

¹⁸ Rafael ALTAMIRA, *El Patriotismo y la Universidad*, Madrid, Boletín del Instituto libre de Enseñanza, Vol. XXII, 1898, p. 292.

¹⁹ Rafael María de LABRA, *La intimidad ibero-americana*, in Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués, Madrid, Librería de la Viuda de Hernando y Cia., 1893, pp. 259-291.

²⁰ Rubén DARÍO, *op. cit.*, 1999, p. 35.

Déjà à l'époque certains historiens espagnols tel que Francisco Pi y Margall ont l'intuition cependant que cet hispano-américanisme, dont l'objectif est de rendre possible une empathie latino-américaine envers la « culture » espagnole, ne pourra aboutir sans un véritable examen de conscience national, sans renoncer aux légendes historiques et aux illusions politiques qui ont conduit le pays aux désastres du XIX^e siècle²¹. Pour Rafael María de Labra qui préside le Congrès Pédagogique Hispano-Portugais-Américain organisé à Madrid en 1892, *l'indépendance et l'autonomie des républiques du Sud de l'Amérique est un fait définitif et irréductible*, qu'il est nécessaire de considérer désormais comme un nouveau point de départ. C'est seulement en partant de cette prémisse que l'on peut avancer, selon lui,

sin jactancias, ni recelos, ni despechos, para conseguir una profunda y positiva intimidad de afectos y de intereses entre los hijos de una misma familia²²...

Commémorations, diplomaties, langue et histoire

Ce contexte régénérateur qui favorise un certain relent d'optimisme national n'est pas le plus propice, toutefois, à la révision du passé et encore moins aux regrets ou aux repentirs. C'est en effet à partir des célébrations du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique que se propage littéralement l'hispano-américanisme dans le pays et dans la capitale²³. Celles-ci constituent un cadre emphatique, bien peu approprié à l'introspection, comme le remarque Soledad Acosta de Samper qui représente la Colombie lors des congrès scientifiques organisés alors en Espagne:

A pesar del fondo innegable de bondad con que fuimos tratados los americanos invitados por la Madre Patria, para asistir a las fiestas del Centenario del Descubrimiento de América [...] muchas veces inconscientemente se traslucía el amargo resentimiento [*de los españoles*] [...] en las conversaciones familiares, en los discursos improvisados, de repente una palabra, una exclamación nos demostraba que aún los más entusiastas americanistas, no habían olvidado las quejas que tenían contra la emancipación de sus antiguas hijas. [...] [*De nuestros Libertadores*] los españoles no quieren oír hablar, o si algo dicen es con marcado sentimiento de odio. Creo que esto depende en gran parte de la ignorancia en que están acerca de la historia moderna de la América española, y de todo lo concerniente a la revolución que tuvo por consecuencia la emancipación de las colonias de ultramar²⁴.

Près de soixante-dix ans après l'émancipation définitive de ses anciennes colonies la vieille métropole espagnole célèbre en 1892 un Centenaire de Colomb, à travers lequel elle tente de rétablir l'idée d'une continuité et d'une intimité hispano-américaine transatlantique reposant sur l'exaltation de l'histoire nationale mais aussi sur la langue espagnole que d'aucuns considèrent déjà comme le meilleur instrument de politique étrangère dont dispose le pays :

No hay que dudarlo: el diccionario castellano es nuestro mejor tratado, la Academia Española nuestro mejor Ministerio de relaciones exteriores...

²¹ Francisco PI Y MARGALL, « Prólogo » dans Luis VEGA-REY, *Puntos Negros del descubrimiento de América*, Madrid, Imprenta Rojas, 1898, p. 10.

²² Rafael María de LABRA, « La intimidad ibero-americana » dans *Congreso Pedagógico Hispano-Americano-Portugués*, Madrid, Librería de la Viuda de Hernando y Compañía, 1893, p. 269.

²³ Enrique SÁNCHEZ ALBARRACÍN, *La convergence hispano-américaniste 1892: les rencontres du IV^e Centenaire de la découverte de l'Amérique*, Thèse, Université Paris 3, 2006. Disponible sur http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/17/71/47/PDF/THESE_-_ESA-_2007.pdf

²⁴ Soledad ACOSTA DE SAMPER, *op. cit.*, 1893, pp. 225-226.

americanas, y la lengua de Cervantes, el mejor contrato de nuestra fraternidad²⁵.

Pour la plupart des Espagnols, la langue castillane, tout autant que la commémoration des grands événements historiques de la conquête et de la colonisation de l'Amérique, fonctionne comme l'instrument d'un retour régénérateur et utopique vers le passé. La langue, comme l'écrivait déjà Nebrija au XVI^e siècle, c'est *la compagne de l'empire*²⁶. Au XIX^e siècle, c'est aussi, comme le souligne Juan Valera, *l'œuvre la plus instinctive de l'esprit national*²⁷. Le diplomate guatémaltèque Fernando Cruz estime, lui aussi, que *rien ne symbolise la patrie plus parfaitement que la langue*²⁸. Mais qu'est devenu alors l'empire espagnol? Que signifie l'esprit national pour un hispano-américain? En quoi la nation de Cervantès et les multiples nations hispaniques d'Amérique partagent-elles une même patrie littéraire et linguistique? C'est tout l'enjeu des débats hispano-américanistes qui se déroulent à Madrid entre le Congrès Littéraire Hispano-américain de 1892 et le Congrès Social de 1900.²⁹ Même si depuis quelques décennies l'Académie Royale de la Langue intègre en son sein des membres correspondants latino-américains, les mandataires de cette prestigieuse institution ne semblent pas encore prêts cependant à céder la moindre parcelle d'autorité linguistique aux nouvelles républiques d'outre-mer. Cette intransigeance, défendue par un grand nombre d'intellectuels espagnols ne favorise nullement le développement d'un échange égalitaire avec leurs homologues latino-américains qui tentent vainement malgré tout, comme l'académicien péruvien Ricardo Palma de faire entendre leurs réclamations à Madrid :

[...] es indispensable que en España haya más espíritu de tolerancia para las innovaciones que los americanos propagamos en el lenguaje. [...] Los pueblos americanos, pueblos jóvenes con ideales distintos, con aspiraciones diversas, con manera de ser política, y quizás hasta social, apartada en mucho de la manera de ser política y social de España, reclaman, hasta en su lenguaje especial, que España no considere como heresiarcas de la lengua a los que proclamamos el uso de voces nuestras, aceptadas ya en nuestra idioma.³⁰

Orchestrées par les élites bourgeoises et intellectuelles de la capitale, de nombreuses rencontres culturelles s'organisent donc à partir des célébrations commémoratives de la découverte de l'Amérique dans un espace largement contrôlé et remodelé par les Espagnols comme la vitrine d'une nation qui veut se redonner la conscience d'exister. De nombreux voyageurs latino-américains arrivent ainsi à Madrid dans le cadre de ces rapprochements officiels propices aux diplomaties et aux dithyrambes. Ce sont environ 300 écrivains, artistes,

²⁵ José ALCALÁ GALIANO, « Acerca de los servicios que, en el desempeño de su cargo, pueden prestar los cónsules para mayor seguridad del comercio de libros y obras artísticas, y planteamiento del giro consular entre los estados hispano-americanos y España », dans *Congreso Literario Hispano-Americano*, Edición original, Madrid 1892 - Edición Facsímil, Madrid, 1992 - Instituto Cervantes, p. 546.

²⁶ E. Antonio de NEBRIJA, *Prólogo in Gramática de la lengua castellana*, Madrid, Cultura Hispánica, 1992.

²⁷ Juan VALERA, *Discurso de recepción en la Real Academia Española*, Alicante Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2003, Edición digital a partir de *Estudios críticos sobre literatura, política y costumbres de nuestros días, Tomo II*, Madrid, Librerías de A. Durán, 1864, p. 265.

²⁸ Fernando CRUZ, « Memoria, Sobre la Necesidad de una nueva gramática de la lengua castellana fundada en los principios y leyes de la filología moderna... », dans *Congreso Literario...*, op. cit., 1892/1992, p. 367.

²⁹ *Congreso Social y Económico Hispano-Americano. (Madrid, 1900)* - Madrid, Imprenta de los hijos de M. G. Fernández, 1902.

³⁰ Ricardo PALMA, dans *Congreso Literario...*, op. cit., 1892/1992, pp. 132-133.

ambassadeurs, historiens, juristes, linguistes ou pédagogues dont Rubén Darío, Vicente Riva Palacio, Manuel María de Peralta, Anastasio Alfaro, Vicente G. Quesada; Miguel Cané, Luis Orrego Luco, Fernando Cruz, Jesús Galindo y Villa, Juan Zorrilla de San Martín, Ricardo Palma, Soledad Acosta de Samper, Francisco del Paso y Troncoso ou Salomé Ureña de Henríquez.

A la fin du XIX^e siècle l'Amérique latine est en train d'émerger sur la scène internationale comme en atteste l'important développement de son corps diplomatique. Seulement en France, par exemple, *293 diplomates sont en poste à Paris entre 1880 et 1900*.³¹ Si Madrid ne jouit pas à la même période d'un prestige international équivalent, elle compte déjà néanmoins d'importantes représentations diplomatiques d'Argentine, de Colombie du Costa Rica, de la République Dominicaine, du Guatemala, du Mexique, du Pérou et de l'Uruguay. Selon Carlos M. Rama, la vision diplomatique des Espagnols de *La Restauration* correspond alors à une sorte d'*impérialisme pacifique*. Quoique l'ex-métropole prétend avoir renoncé définitivement à la reconquête territoriale préconisée souvent jusque dans le milieu du XIX^e siècle, elle se raccroche encore à une utopie *hispano-américaniste*, développée principalement à partir de quatre objectifs significatifs : la formation d'une grande coalition de nations qui parlent l'espagnol, la revendication idéologique de l'existence d'une *race espagnole*, la recherche de nouveaux échanges commerciaux qui pourraient dynamiser son économie, le renforcement d'une *yankee phobie* destinée à prévenir non seulement le danger d'une expansion des Etats-Unis en Amérique latine, mais surtout vers les possessions espagnoles dans les Caraïbes.³²

Pour les républiques latino-américaines, l'établissement de liens diplomatiques avec l'Espagne s'inscrit dans un processus long et difficile qui a démarré en 1836 au Mexique et se prolonge jusqu'à l'émancipation des dernières colonies antillaises en 1898³³. *L'élaboration d'une image pour la première fois externe de celle qui a été sa métropole* se dissocie seulement alors progressivement, d'après l'historien argentin Tulio Halperin Donghi, *de la tâche préalable et plus urgente consistant à établir l'inventaire de ce que l'action espagnole a légué en Amérique aux nouvelles nations*.³⁴ Après l'indépendance politique, la conquête de l'autonomie intellectuelle constitue donc une démarche graduelle, complexe et sujette à l'influence de variations géopolitiques et démographiques non négligeables. Dans ce contexte on peut dire que les voyageurs latino-américains qui visitent l'Espagne tout au long de la deuxième moitié du XIX^e siècle contribuent à parachever un long processus historique de retrouvailles. En effet, après la lente reconnaissance politique s'opère désormais une sorte de reconnaissance physique, voire de réappropriation des lieux indispensables à la reconstruction identitaire.

Notes de voyages et pérégrinations urbaines

La capitale espagnole devient l'un de ces univers privilégiés autour desquels se réalise la charnière historique et culturelle entre deux mondes et

³¹ Pauline RAQUILLET-BORDRY, « Le milieu diplomatique hispano-américain à Paris de 1800 à 1900 », dans *Histoire et Sociétés de l'Amérique latine*, n° 3, mai 1995, Paris, Univ. Paris VII, 1995, pp. 81-106.

³² Carlos M. RAMA, *Historia de las relaciones culturales entre España y América latina. Siglo XIX*, México-Madrid, Fondo de Cultura Económica, 1982, p. 175.

³³ Jorge CASTEL, *El restablecimiento de las relaciones entre España y las Repúblicas Hispanoamericanas (1836-1894)*, Cuadernos de « *Historia de las Relaciones Internacionales y Política exterior de España* », Madrid, Marto Artes Gráficas, 1955.

³⁴ Tulio HALPERIN DONGHI, *El espejo de la historia*, Buenos Aires, Ed. Sudamericana, 1998, pp. 67-68.

deux époques. Les écrivains latino-américains ne manquent pas d'y laisser leurs traces de telle sorte que si l'on peut parler aujourd'hui du Madrid romantique de José Mariano de Larra ou du Madrid réaliste de Benito Pérez Galdós, on peut aussi évoquer, par exemple, le Madrid des nouvelles de Vicente Riva Palacio³⁵ ou celui des chroniques modernistes de Rubén Darío³⁶. Mais ces voyageurs ne se contentent pas de prendre des notes pour leurs livres de fictions ou de mémoires : ils intègrent les lieux et cherchent véritablement à en pénétrer les sens et les mœurs.

On observe souvent, en préambule, un phénomène d'attraction explicable vis-à-vis de tout ce qui évoque les origines hispaniques des institutions latino-américaines : lieux et bâtiments historiques, églises et couvents symboliques, musées et archives. *Tout ce qui nous entoure, s'exclame le poète Juan Zorrilla de San Martín, est animé d'une vie étrange, d'un esprit sonore; tout : la terre sur laquelle nous marchons, l'air que nous respirons, le soleil qui nous éclaire, l'instant qui résonne dans l'horloge du temps...*³⁷ Partout le territoire espagnol cumule des fragments d'histoire. *De son sol ont surgi les rayons vigoureux de l'aurore*, écrit le jeune Jesús Galindo y Villa³⁸ qui découvre aussi à Madrid des similitudes saisissantes avec certains aspects du Mexico colonial. En général, ce sont davantage les marques du passé que retiennent les voyageurs latino-américains qui tantôt s'extasient devant les monuments anciens, tantôt jugent sévèrement comme on l'a vu les retards économiques dont souffre le pays. Mais c'est aussi la population qui attire nos visiteurs, et dont on essaie de saisir les caractéristiques intrinsèques, celles qui pourraient participer d'un patrimoine identitaire commun et celles qui la distinguent des populations de l'Amérique Latine :

¡Cuán digno de interés es este pueblo que posee tantos puntos de contacto con el nuestro! [...] Para conocer lo que es Madrid hay que penetrar por todos sus rincones, codearse con el noble y el plebeyo, graduar las sensaciones, llenar de apuntes y de esbozos la cartera, ascender desde las célebres orillas del Manzanares y los barrios bajos hasta la calle de Alcalá, penetrar a cierta hora en Fornos, y después confundirse en ese torbellino que hierve, que se estrecha, se dilata y zumba en esa gran caldera llamada Puerta del Sol.³⁹

Le peuple de Madrid, d'après Rubén Darío⁴⁰ n'a jamais perdu depuis le Siècle d'Or son esprit si caractéristique, sa bonne humeur traditionnelle, son atmosphère bohème et ses personnages parfois caricaturaux, mais souvent joyeux et captivants. Le Vénézuélien Miguel Eduardo Pardo semble sous le charme lui aussi en 1894 devant l'animation de cette ville perpétuellement grouillante:

Madrid abigarrado, revuelto, barajado. Y en medio de esta confusión el vocerío atronador de los chicos que venden periódicos, y de los que pregonan pasteles;

³⁵ Vicente RIVA PALACIO, *Cuentos del General, Obras Escogidas*, Conaculta, Unam, Instituto Mexiquense de Cultura, Instituto Mora, México, 1997

³⁶ Rubén DARÍO, *España contemporánea*, París, Garnier Hermanos, 1901.

³⁷ Juan ZORRILLA DE SAN MARTÍN, « El mensaje de América, Discurso pronunciado en la explanada del Monasterio de la Rábida... el 12 de octubre de 1892 », in *Conferencias y Discursos, Tomo I*, Montevideo, Imprenta Nacional Colorada, 1930, pp. 103 et 115.

³⁸ Jesús GALINDO y VILLA, *Recuerdos de Ultramar, Apuntes de viaje*, México, Oficina Tipográfica de la Secretaría de Fomento, 1894, p. 49.

³⁹ Ibid., p. 14.

⁴⁰ Rubén DARÍO, *op.cit.*, 1999, p. 95.

un tumulto rodante de coas que se precipitan; pitos de conductores de ómnibus, trallas que suenan; risas de modistillas que brotan en grupos de todas las bocacalles; canciones de ciegos que piden limosna; estrépitos de puertas de cafés; golpes de tranvías que rayan sonoramente los rieles... todo frenético, delirante, bullanguero, repleto de vida...⁴¹

Et dans cette capitale en mouvement permanent Luis Bonafoux observe pour sa part que tout devient prétexte à l'oisiveté et au divertissement :

En Madrid sólo trabajan los albañiles, y de rabia se entretienen frotando la cal de sus blusas en las levitas de los caballeros en plaza... Se encierra en su gabinete un hombre que ha hecho propósito de trabajar algunas horas. Suena una corneta, o una banda de música o un pito, y allá va el vecindario en masa. El trabajador se asoma al balcón, ve que todo el mundo está de fiesta y sin poderlo remediar se va también a la calle.⁴²

C'est pourquoi José Martí se demande finalement en 1882 de quoi vivent ces madrilènes, toujours frivoles et rêveurs et si peu enclins au travail et aux affaires.⁴³

Fêtes, réunions, salons et cafés

Les cafés et les salons constituent vers la fin du siècle des lieux essentiels pour les rencontres sociales et culturelles. Les Latino-américains investissent dès leur arrivée ces espaces où se côtoient aussi les hommes publics de l'Espagne de la Restauration : politiciens libéraux et conservateurs, artistes et écrivains, journalistes ou universitaires. On peut citer le café *Nueva Iberia* et le restaurant *Lhardy*⁴⁴ où l'ambassadeur mexicain Vicente Riva Palacio partage sa table avec les peintres et sculpteurs madrilènes (Ferrant, Madrazo, Benlliure) et des écrivains et journalistes tels que Clarín ou Canalejas. Et puis il y a les cafés littéraires *La Luna* et *Fornos* que fréquentent autour de Rubén Darío les jeunes poètes et dramaturges que sont alors Ramón del Valle-Inclán et Jacinto Benavente et les « tertulias », ces réunions informelles et périodiques si caractéristiques du monde hispanique, où s'échangent toutes les idées et les opinions. Ricardo Palma évoque dans ses souvenirs de voyage les réunions vespérales organisées autour du poète Ramón de Campoamor dans la célèbre *Librería de Fernando Fé*⁴⁵. Une autre librairie, celle de Murillo, située dans la rue d'Alcalá accueille tous les jours après cinq heures du soir d'éminents hommes publics tels que Menéndez y Pelayo, le compositeur Barbieri, les historiens Justo Zaragoza, Fernández Duro et même parfois Cánovas et Silvela.⁴⁶

Certains voyageurs latino-américains ont accès aux salons privés de la grande bourgeoisie ou de l'aristocratie madrilène, ceux d'Emilio Castelar, de Cánovas del Castillo, du comte de Cheste, des ducs d'Alba et de Nájera mais aussi de l'ambassadeur mexicain, Vicente Riva Palacio, un hôte avenant et jovial, confortablement installé entre 1886 et 1896 dans un petit palais situé

⁴¹ Miguel Eduardo PARDO, *Al trote*, Paris, 1894, dans José ESTEBAN, *op. cit.*, 2004, p. 86.

⁴² Luis BONAFUOX, « Desde la corte » 1887, dans José ESTEBAN, *op. cit.*, 2004, p. 65.

⁴³ José MARTÍ, « Escenas Madrileñas », dans José ESTEBAN, *op. cit.*, 2004, p. 58.

⁴⁴ Fondé par le suisse Emilio LHARDY en 1839, c'était à l'origine une pâtisserie, devenue rapidement un restaurant de luxe et un salon culturel fréquenté par les aristocrates, les hommes politiques et les intellectuels.

⁴⁵ Parmi les participants les plus assidus il cite Manuel del Palacio, Gaspar Núñez de Arce, Tamayo y Baus, Joaquín Dicenta, Ricardo Sepúlveda, le comte de Las Navas et Emilio Castelar

⁴⁶ Ricardo PALMA, Ricardo, *Recuerdos de España...*, *op. cit.*, 1897, pp. 111-112.

près de l'avenue de La Castellana. Les déjeuners offerts chez lui par Emilio Castelar sont une occasion pour s'entretenir de questions politiques davantage que de thèmes culturels. Ricardo Palma le voit comme un homme entêté et rigide dans les discussions mais prévenant et d'une grande amabilité envers ses invités.⁴⁷ Le jeune Rubén Darío, est impressionné par sa voix fabuleuse d'orateur et ses talents de *gourmet* et d'amphitryon.⁴⁸ Dans le salon de la bibliothèque du président Sagasta se tiennent d'importantes réunions culturelles et politiques destinées aux élites libérales.⁴⁹ La littérature occupe également une place de choix dans les demeures des écrivains espagnols les plus en vogue tels qu'Emilia Pardo Bazán qui réunit chez elle tous les lundis de 17 à 19 heures une « tertulia » littéraire et d'actualité théâtrale. D'après Rubén Darío il n'y pas un seul étranger de valeur de passage à Madrid qui ne soit invité chez cette femme d'exception.⁵⁰ Ricardo Palma y navigue entre les courants politiques et les générations, fréquentant tout aussi bien l'*arrière-garde* culturelle madrilène qu'une *demi-douzaine d'écrivains, presque tous jeunes et journalistes*⁵¹. Juan Valera organise de son côté tous les samedis soirs, des réunions auxquelles participent Darío et Palma, au moment des commémorations de 1892, mais aussi l'Uruguayen Juan Zorrilla de San Martín, le délégué du Costa Rica Juan Ferraz, l'Equatorien Leonidas Pallares Arteta, le Mexicain Francisco Sosa ou le juriste et ancien ministre des Affaires Etrangères de Colombie, José María Quijano Wallis. C'est une nouvelle occasion qui est offerte aux visiteurs latino-américains d'approcher en un même lieu des écrivains et des artistes de toutes générations, représentant simultanément les divers courants et étapes de l'histoire culturelle de l'Espagne. Ricardo Palma voit l'académicien andalou comme un *mécène de la littérature*⁵² qui poursuit sur un plan pratique, au cours de ces rencontres hebdomadaires, l'œuvre de diffusion de la littérature américaine qu'il a entreprise dans ces célèbres *Cartas Americanas*. Une soirée mémorable est consacrée en 1892 à Rubén Darío qui lit ses poèmes devant un auditoire sélect composé d'écrivains des deux continents.⁵³ Citons encore la « tertulia » de Concepción Gimeno de Flaquer, cette journaliste aragonaise qui après avoir vécu en France, au Portugal et au Mexique dirige depuis 1890 la revue féminine *El Álbum Ibero-Americano* dont l'ambition est aussi de *resserrer les liens entre l'Espagne et l'Amérique*⁵⁴

Le président du Conseil, Antonio Cánovas del Castillo, l'homme politique le plus influent du moment, ne dédaigne pas non plus les salons et les repas chez lui, au Palais de la Huerta, où il possède une immense bibliothèque de plus de 20.000 volumes qui interpelle Ricardo Palma, alors directeur de la Bibliothèque

⁴⁷ Ricardo PALMA, *op. cit.*, 1897, p. 88.

⁴⁸ Rubén DARÍO, *op. cit.*, 1999, p. 35.

⁴⁹ Héctor PEREA, *Los cuentos de Vicente Riva Palacio*, *op. cit.*, 1997, p. 14.

⁵⁰ Le jeune poète nicaraguayen y fait la connaissance par exemple du Français Maurice Barrès, venu se documenter dans la capitale espagnole pour la préparation de son livre intitulé « Du sang, de la volupté et de la mort ». Rubén DARÍO, *op. cit.*, 1999, p. 38.

⁵¹ Ricardo PALMA, *op. cit.*, 1897, p. 135-136.

⁵² *Ibid.*, p. 143-151.

⁵³ Rubén DARÍO, *op. cit.*, 1999, p. 36-38.

⁵⁴ Ricardo PALMA, *op. cit.*, 1897, 1897 p. 145 - Diego CHOZAS RUIZ-BELLOSO, « La mujer según el Álbum Ibero-Americano (1890 -1891) de Concepción Gimeno de Flaquer », *Espéculo. Revista de estudios literarios*. Universidad Complutense de Madrid, 2005.

Nationale de Lima. Malgré ses multiples fonctions et responsabilités, c'est un homme vif et pétulant qui trouve toujours du temps pour tout : on le voit en promenade, au théâtre, dans les « tertulias », à l'Ateneo, dans les banquets; il ne manque jamais une séance de l'Académie et il organise fréquemment des fêtes et des réceptions à son domicile.⁵⁵ Le général Vicente Riva Palacio fait partie des habitués du palais de la Huerta.⁵⁶ Il agit souvent comme un intermédiaire ou un facilitateur pour les autres visiteurs latino-américains qu'il introduit auprès de la bonne société madrilène. L'ambassadeur mexicain fréquente également le très chic *Veloz Club* et les salons des duchés d'Alba et de Nájera où s'organisent des *tertulias* artistiques. Il y retrouve de nombreux interlocuteurs péninsulaires, parmi lesquels Juan de la Pezuela, comte de Cheste, fils de l'ancien vice-roi du Pérou, né à Lima et président de l'Académie Royale de la Langue en Espagne. Ce vieil homme qui a été une figure célèbre du Madrid de l'époque romantique offre le 28 décembre 1892, un somptueux banquet auquel participent aux côtés de Riva Palacio, les membres latino-américains correspondants de l'Académie, Manuel María de Peralta, Juan Zorrilla de San Martín, Vicente G. Quesada, Antonio Flores, Francisco Sosa et Ricardo Palma qui décrit ce repas comme un *festin splendide et cordial*.⁵⁷

La demeure du ministre plénipotentiaire mexicain, *un petit palais rempli d'œuvres d'art et d'antiquités* est aussi, d'après Rubén Darío, l'un des lieux favoris de rencontre pour les artistes et les écrivains qu'il séduit par sa *conversation pétillante et le récit d'anecdotes intéressantes*.⁵⁸ Située à côté du célèbre parc du Retiro et de l'avenue de la Castellana, dans un quartier huppé parsemé de splendides hôtels particuliers, la résidence privée du général fait office en même temps de légation mexicaine et de centre culturel et d'accueil pour les voyageurs latino-américains, tout comme les locaux de la *Unión Iberoamericana*, cette institution créée officiellement en 1885 à l'Université de Madrid et qui édite une publication subventionnée par la chancellerie espagnole⁵⁹. Lors de l'inauguration de son nouveau siège officiel sur le *Paseo de Recoletos*, en 1892, le ministre Aureliano Linares Rivas définit ainsi les objectifs du nouvel espace :

La *Unión Ibero-Americana* tiene por objeto instalar en Madrid una casa que sea al propio tiempo de españolas y americanos. De hoy en adelante, todo americano que surque los mares y venga a Madrid, encontrará a su propio domicilio en esta casa; aquí se les recibirá con afecto y cariño; aquí se procurará facilitarle todas aquellas cosas que son gratas a un extranjero y que no siempre, cuando se viaja rápidamente por países extraños, son fáciles de obtener.⁶⁰

De nombreux voyageurs latino-américains marqueront de leur passage cet espace social et symbolique qui abrite les nouvelles utopies hispano-américanistes de la fin du siècle dont l'ambassadeur du Costa Rica, Manuel María de Peralta, se fait en 1892 le porte-parole :

⁵⁵ Ricardo PALMA, *op. cit.*, 1897, p. 81.

⁵⁶ Rubén DARÍO, *op. cit.*, 1999, p. 38 et Ricardo PALMA, *op. cit.*, 1897, pp. 77-84.

⁵⁷ Héctor PEREA, *op. cit.*, 1997, p. 17 et Ricardo PALMA, *op. cit.*, 1897, p. 81.

⁵⁸ Rubén DARÍO, *op. cit.*, 1999, pp. 34-35.

⁵⁹ Mensuel d'abord, hebdomadaire à partir de 1899, puis bimensuel en 1900 c'est un journal de petit format, diffusé essentiellement par souscription et qui circule dans les ambassades, les cercles de presse. Cf. Carlos M. RAMA, *op. cit.*, 1982, p. 246.

⁶⁰ « Sociedad Unión Ibero-americana: discursos pronunciados en el acto solemne de la inauguración del nuevo domicilio social, la noche del 14 de mayo último », *El Centenario*, Tomo 1, *op. cit.*, 1892, p. 379.

Estamos viendo cómo se transforman las cosas, cómo desaparecen las distancias, cómo las condiciones de toda la vida social se modifican, merced al progreso incesante de las ideas [...] mas ¿cuándo habéis visto, ni dónde veis hoy que se consideren como extraños pueblos que hablan la misma lengua? Enemigos alguna vez, pero siempre hermanos. Esta fraternidad es la que se propone consolidar la Sociedad (Unión Iberoamericana) que hoy nos acoge tan cariñosa y espléndidamente en la casa paterna.⁶¹

La charnière culturelle madrilène

A travers ces parcours latino-américains d'un espace urbain en cours de reconstitution, la capitale espagnole matérialise, en définitive, une charnière historique et culturelle entre deux mondes et deux époques: celle qu'incarnent encore les vieilles générations libérales et conservatrices espagnoles appelées à disparaître dans les derniers soubresauts du XIX^e siècle; et celle des jeunes artistes et des penseurs qui de part et d'autre de l'Atlantique essaieront de trouver à partir de leurs propres expériences les clefs esthétiques et intellectuelles de nouvelles constructions ou reconstructions identitaires.

Toutes ces incursions latino-américaines dans l'espace madrilène n'ont de sens, a posteriori, que dans la confrontation des attentes d'une part et de l'expérience vécue réellement par les visiteurs d'autre part. C'est dans la constatation du décalage entre ce qui était attendu et ce qui est vécu que s'expriment les singularités ou les dissonances révélatrices. Derrière la ville historique ou symbolique, métropole déchue de l'empire colonial ibérique, une autre ville sociale et humaine est finalement vécue et représentée dans les discours, les correspondances, les mémoires et les récits de ces voyageurs latino-américains qui contribuent à la fois à une démythification nécessaire et à l'établissement de nouveaux réseaux de correspondances culturelles.

La plupart des jeunes voyageurs latino-américains venus en Espagne à la fin du XIX^e siècle comme Rubén Darío, Antonio Gómez Restrepo, Francisco A. de Icaza ou Ernesto Quesada découvrent alors l'exercice de la diplomatie, une fonction qui restera intimement liée chez eux à l'exercice de la littérature. Ils explorent pour la première fois à Madrid la subtilité des ressemblances et des dissemblances qui fondent leur intimité avec les Espagnols. Issus d'une culture hybride mais dégagés des responsabilités et des rancœurs du passé qui entravent encore souvent la conduite de leurs aînés, ils prennent conscience alors du rôle qui leur est dévolu à la fois dans la recomposition des liens que l'histoire récente a brisés et dans la réévaluation du patrimoine commun.

⁶¹ Manuel María de PERALTA, «Sociedad Unión Iberoamericana...» dans *El Centenario*, *op. cit.*, 1892, pp. 383-384.